

Le tour du canton : à St-Triphon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 18

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

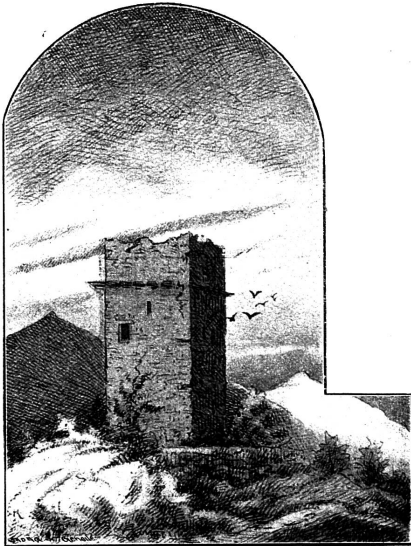
SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements commencent le 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Le tour du canton.

A ST-TRIPHON.

La vieille tour que représente ce dessin est celle de St-Triphon. Elle est située sur un rocher isolé, qui domine toute la vallée du Rhône et l'ancienne voie romaine entre *Tarnaias* et *Pennilucus* (Villeneuve). L'origine de cette tour est très discutée. « Quelques historiens, disent MM. Martignier et de Crousaz, ont voulu reporter son origine aux temps romains, appuyés sur les nombreuses antiquités de cet âge trouvées dans le sol, sur le sommet du rocher. M. de Gingins ne partage pas cette opinion. A ses yeux, l'érection du château-fort de St-Triphon est due aux rois rodolphiens, dans le cours du x^e siècle, afin de servir de refuge aux habitants des bourgades d'Ollon et de Villy contre les incursions des bandes sarrasines ». On voit encore les restes d'un mur qui entourait la tour, ainsi que ceux d'un portail. Le docteur Levade découvrit, au-dessus de ce portail, une inscription en l'honneur de Caligula. Cette inscription, dont il ne restait d'ailleurs que quelques fragments, a été enlevée et transportée à Jouxens, près Lausanne, dans la campagne de M. de Constant d'Herminches.

Une question intéressante.

Lausanne, 29 avril 1902.

A la rédaction du *Conteur vaudois*.

Messieurs,

Le *Conteur* de samedi dernier contenait une anecdote assez plaisante, dans laquelle il était question du tableau de Gleyre, *Le major Davel à Pèchafaud*.

* Nous devons à l'obligeance de M. Pache-Varidel, éditeur, le cliché de la Tour de St-Triphon, fait d'après un dessin de M. E. Fivaz.

Quelqu'un affirmait — toujours dans l'anecdote dont je parle — que la figure de Davel était d'une ressemblance frappante, ainsi, du moins, qu'on en pouvait juger par les « photographies » du major.

Vous êtes d'accord avec moi, messieurs, pour reconnaître que, puisqu'il s'agit du xvii^e ou du xviii^e siècle — Davel est mort, n'est-ce pas, en 1723 — le témoignage de la « photographie » est plus ou moins sujet à caution. Mais, il serait intéressant de savoir quelle est, dans la figure de Davel, telle que l'a peinte Gleyre, la part de la réalité et celle de la fiction.

Cette question a-t-elle été déjà discutée? Je l'ignore. Quelqu'un pourra sans doute donner, à ce sujet, aux lecteurs du *Conteur*, d'utiles renseignements.

En attendant, permettez-moi de rappeler un article publié en 1865 par le *Conteur* et intitulé : *Le vrai portrait du major Davel*. Voici quelques extraits de cet article, signé F. N., signature qui pourrait bien être celle de Frédéric Nessler, le « papa Nessler », comme on l'appelait, dont plusieurs personnes se rappellent encore.

L'auteur de l'article raconte qu'il se proposait de composer une pièce théâtrale dont le héros serait le « major Davel » et que, en vue de cette œuvre, il avait obtenu de l'archiviste cantonal — alors M. Baron — l'autorisation de faire, dans nos archives, toutes les recherches qu'il lui plairait.

Un jour, dit-il, mon attention se porta sur les poésies latines d'un contemporain du major Davel, poésies dont l'unique exemplaire se trouvait entre les mains d'une personne native de Cully. Désirant vivement les connaître, dans l'espoir d'en tirer parti pour mon travail, je me rendis chez la personne qui possédait ces poésies. On me conduisit dans un salon, orné de plusieurs beaux tableaux, parmi lesquels un portrait à l'huile attira mes regards, et mon cœur se trouva saisi d'un véritable charme. Le tableau représentait un bel officier dans l'uniforme des dragons de Louis XIV. Frappé de la beauté remarquable de cette figure, je restai quelques minutes à la contempler avec admiration.

Je ne sais pas combien de temps je restai dans la contemplation muette de ce tableau, mais, tout à coup, je fus tiré de mon ravissement par la voix de la maîtresse de la maison qui m'invita à prendre place et me dit en souriant :

« Il paraît que ce tableau vous captive d'une manière toute particulière. Savez-vous ce qu'il représente ? »

— Oui, madame, c'est le major Davel !

— En effet, c'est lui. Mais, qui vous l'a dit ?

— C'est le portrait lui-même !

— C'est bien singulier. M'expliquerez-vous ?...

Je ne trouvai nul inconvénient à communiquer à cette dame le plan que j'avais formé, et après m'avoir beaucoup encouragé à terminer mon travail, elle me conseilla d'orner mon ouvrage avec la gravure du charmant tableau; qu'on avait trouvé dans un grenier à Cully et dont elle avait fait l'acquisition dans une mise publique.

La pièce théâtrale que se proposait de composer M. F. N. n'a, je crois, jamais vu le jour; le public a donc été privé du plaisir de contempler une reproduction du *vrai* portrait de Davel

Le tableau dont parle M. F. N. existe-t-il encore? est-il toujours dans les mêmes mains? Gleyre en a-t-il eu connaissance et s'en est-il peut-être inspiré? Voilà tout autant de questions qui ne manquent pas d'intérêt et à l'éclaircissement desquelles le *Conteur* pourrait, me semble-t-il, prêter l'hospitalité de ses colonnes.

Veuillez, messieurs, agréer, etc.

Un vieux patriote.

Mais, sans doute, le *Conteur* est tout à la disposition des personnes qui pourront donner, sur ce sujet, quelque détail nouveau.

La Rédaction.

Feu Biermann.

Avez-vous connu Fritz Biermann? Il repose depuis un quart de siècle sous un cyprès de la Sallaz. Son souvenir nous est revenu à la mémoire, l'autre jour, à la vue de la pierre tombale où son nom, à moitié effacé par les pluies, se lit à peine. Feu Biermann était un de nos confédérés de la Suisse allemande qui avait fait fortune dans la brasserie. Depuis quarante ans qu'il vivait dans le canton de Vaud, il n'avait pu se défaire de son terrible accent de Truttisberg. Il était moins célèbre cependant par sa façon d'écorcher le français que par une mauvaise humeur poussée aux dernières limites. Quoiqu'il fût au demeurant une bonne pâte d'homme, il affectait de se montrer ours fort mal léché. Dans son entourage, on disait: grincheux comme Biermann. Deux anecdotes le peindront mieux qu'un long portrait.

Une nuit, la propriétaire de Fritz Biermann, qui logeait au-dessous de lui, fut réveillée en sursaut par un tremblement bizarre, rythmé comme une danse, mais comme une danse d'éléphant, qui ébranlait la maison de coups réguliers. Toute apeurée, elle sauta hors de son lit, se vêtit à la hâte et monta chez son locataire.

— Au nom du ciel! monsieur Biermann, que se passe-t-il chez vous?

— Il se basse, matame, que che valse au son de votre biano et que pour qu'on m'entende aussi, ch'ai jaussé mes blus grosses souliers. Foilà seulement ce qu'il se basse chez moi, matame.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire? vous savez bien que je n'ai pas de piano.

— Bas de biano! A un homme de mon âge, matame, on ne raconte pas de telles histoires.

— Encore une fois, monsieur Biermann, il n'y a pas de piano chez moi, il n'y en a jamais eu.

— Ce n'est bourtant pas votre fourneau botacher qui choue les valse de Strauss.

— Des valse de Strauss à une heure du matin! Qui oserait se permettre ça dans ma maison? Vous avez rêvé, monsieur Biermann. (On entend pianoter.)

— Et maintenant, matame, est-ce que che rêve? n'entendez-vous pas vous-même cette infernale *Kalzenmusik*?